Revue théologique de Louvain, 35, 2004, 203-216.
Ralph DEKONINCK

Des idoles de bois aux idoles de l'esprit

Les métamorphoses de l'idolâtrie dans l'imaginaire moderne

Parmi les mots qui font aujourd'hui florès aussi bien dans la presse *people* que dans celle qui s'ingénie à la fustiger, il convient d'épingler le terme d'«idole». Abandonné par les sciences religieuses qui y voient une notion repoussoir et identitaire, destinée à dénigrer les images et la religion des «autres», ce vieux concept péjoratif, chargé d'un lourd passé de luttes doctrinales, sinon doctrinaires, a perdu son sens premier de «représentation d'une divinité que l'on adore comme si elle était la divinité» (*Le Petit Robert*). Seul son sens dérivé semble avoir survécu à la chute des anciens «simulacres» religieux: dans un registre plus profane, l'idolâtrie désigne, par extension, un «amour passionné», une «admiration outrée» (*Le Petit Robert*), définition situant d'emblée ce penchant dans le registre des passions outrancières. D'où cet emploi abusif du terme contaminant tous les domaines de la vie où se manifeste une sacralisation indue: argent, mode, sport, science, art, etc., autant de formes sécularisées de l'idolâtrie à en croire les contempteurs d'une certaine modernité[1].

Or force est de constater que cette extension sémantique, qui se fait souvent au prix d'une dilution du concept entraînant malentendus et contresens, est déjà inscrite dans les premiers dictionnaires de langue française, lesquels ne font à vrai dire qu'enregistrer un sens latent courant dans la tradition chrétienne depuis ses origines. Ainsi la première édition du dictionnaire de l'Académie française propose, en 1694, le sens figuré de «personne, chose qu'on chérit plus qu'on ne doit»[2]. Quatre ans plus tôt, Furetière parlait, quant à lui, de l'idole comme de ce qui «est l'objet d'une passion véhémente et

[1] *Autour de l'idolâtrie. Figures actuelles de pouvoir et de domination,* éd. Bernard VAN MEENEN, Bruxelles, Facultés Universitaires Saint-Louis, 2003. Nous renvoyons également aux actes du colloque «L'idole dans l'imaginaire occidental» qui s'est tenu à Louvain-la-Neuve du 3 au 5 avril 2003 et qui est à paraître chez L'Harmattan sous la direction de Ralph DEKONINCK et Myriam WATTHÉE-DELMOTTE.

[2] *Dictionnaire de l'Académie française,* t. 1, Paris, Jean Baptiste Coignard, 1694, p. 582.

extraordinaire»[3]. En ce XVII^e siècle, ce sens second n'a toutefois pas encore supplanté la signification que le christianisme avait prêtée à ce terme, à savoir celle de «créature ou ouvrage fait de main d'homme, qu'on adore comme une Divinité»[4]. Il n'en reste pas moins vrai que c'est bien à cette époque que s'opèrent certains glissements sémantiques faisant passer l'idole du champ théologique, en quête d'une définition ontologique (en vue d'opérer le partage entre vraies images des faux dieux, fausses images du vrai Dieu et vraies images du vrai Dieu), à celui de la morale, qui opte pour une approche plus pragmatique, abandonnant une définition par l'objet pour ne plus s'intéresser qu'aux mécanismes psychologiques en jeu dans la relation de l'homme aux images. C'est ce déplacement de l'extériorité à l'intériorité que nous voudrions mettre en évidence en parcourant essentiellement la littérature de controverse des XVI^e et XVII^e siècles.

Dans le cadre de la querelle moderne de l'image qui voit s'opposer catholiques et protestants[5], les premiers cherchèrent à fixer une bonne fois pour toutes le sens flottant du mot «idole» qu'il s'agissait de distinguer clairement du mot «image», au point de faire de la définition de ces deux termes le fondement de leur réponse aux réformateurs[6]. Les plus radicaux de ces derniers tendaient en effet à faire

[3] François FURETIÈRE, *Dictionnaire universel,* t. 2, Rotterdam, Arnout et Reinier Leers, 1690, n. p.

[4] *Ibid.,* n. p.

[5] Voir, entre autres, Olivier CHRISTIN, *Une révolution symbolique. L'iconoclasme huguenot et la reconstruction catholique,* Paris, Minuit, 1991; Jérôme COTTIN, *Le regard et la parole. Une théologie protestante de l'image,* Genève, Labor et Fides, 1994; Frédéric COUSINIÉ, *Le peintre chrétien. Théories de l'image religieuse dans la France du XVII^e siècle,* Paris, L'Harmattan, 2000; Carlos M. N. EIRE, *War Against the Idols. The Reformation of Worship from Erasmus to Calvin,* Cambridge, Cambridge University Press, 1986; Christian HECHT, *Katholische Bildertheologie im Zeitalter von Gegenreformation und Barock. Studien zu Traktaten von Johannes Molanus, Gabriele Paleotti und anderen Autoren,* Berlin, Gebr. Mann Verlag, 1997; MOLANUS, *Traité des images*, éd. et trad. par Fr. BOESPFLUG, O. CHRISTIN, B. TASSEL (coll. *Patrimoines. Christianisme*), Paris, Cerf, 1996; Sergiuz MICHALSKI, *The Reformation of Images: The Protestant Image Question in Western and Eastern Europe,* Londres-New York, Routledge, 1993; Giuseppe SCAVIZZI, *The Controversy on Images. From Calvin to Baronius* (coll. *Toronto Studies in Religion*, vol. 14), New York, Peter Lang, 1992; François LECERCLE, «"Des yeux pour ne point voir". Avatars de l'idolâtrie chez les théologiens catholiques, au XVI^e siècle», dans *L'Idolâtrie,* Rencontres de l'École du Louvre, Paris, La Documentation française, 1990, p. 35-51.

[6] «Le fondement de la réponse que nous prétendons vous faire sera l'explication de la nature des mots Image et Idole, et la différence qu'il y a de l'un à l'autre, laquelle vous ignorez, ou dissimulez, aussi bien que la signification des mots Latrie et Dulie. La naïve intelligence de ces deux mots est le pilotis de toute cette dispute,

de toute image une idole en puissance: «idole et image est une même chose […] vu qu'ils ne diffèrent que de langage, l'un étant grec et l'autre latin»[7]. Un tel recouvrement n'avait en fait pour seule fin que de traiter les images chrétiennes comme des survivances des idoles païennes.

À cela les controversistes catholiques, qui se réclament de l'héritage biblique et patristique, répondent en rappelant qu'amalgamer image et idole revient à «confondre l'espèce avec le genre» comme «si quelqu'un disait que le mot buse est le même qu'oiseau»[8]. «Toute Idole est Image, mais toute Image n'est pas Idole»[9]. «L'Idole n'est qu'une espèce d'image, et toujours mauvaise»[10]. Elle s'oppose en effet à l'image comme le mensonge s'oppose à la vérité: «Image signifie une chose qui représente ce qui est vrai, et Idole ce qui n'est point»[11]. Cette distinction s'appuie souvent sur une double autorité: celle de Platon et celle de saint Paul, le premier appariant le mot idole avec mensonge[12], tandis que le second disqualifie l'idole comme n'étant rien au monde (1 Co 8,4). D'un côté comme de l'autre, cela revient à désamorcer les pouvoirs exorbitants qui lui sont attribués et qui naissent de la confusion établie entre le modèle et sa représentation. Il n'y a de fait idolâtrie que lorsque le «simulacre» est «tenu, réputé, adoré et servi comme étant Dieu»[13]. Car en soi l'image du soleil ou de la lune, d'un homme ou d'un animal peut être dite vraie, comme l'est la matière dont elle est composée. «C'est véritablement quelque chose et se peut appeler une vraie Image. Mais

et le point de la victoire». Louis RICHEOME, *Trois discours pour la religion catholique: des miracles, des saincts et des images,* Bordeaux, S. Millanges, 1598, p. 496.

[7] Jean BANSILION, *L'idolatrie papistique opposée en Response à l'«idolatrie huguenote» de Louys Richeome, Provincial des Iesuites*, Genève, Paul Marceau, 1608, p. 3.

[8] Louis RICHEOME, *L'idolatrie huguenote figurée au patron de la vieille payenne*, Lyon, Pierre Rigaud, 1608, p. 7.

[9] Louis-Géraud DE CORDEMOY, *Traité des Saintes Images, prouvé par l'Écriture, & par la Tradition contre les nouveaux Iconoclastes*, Paris, François Babuty, 1715, p. 2.

[10] Louis RICHEOME, *L'idolatrie huguenote*, *op. cit.,* p. 7.

[11] Louis RICHEOME, *Trois discours pour la religion catholique, op. cit.,* p. 505.

[12] «Que le mot grec ait telle signification, nous l'apprenons par l'autorité des plus savants de la Grèce. Platon, très éloquent en sa langue, apparie le mot d'Idole avec mensonge et l'oppose à la vérité: *ils font* (dit-il en quelque lieu) *plus de cas des mensonges et Idoles que de la vérité*». *Ibid.,* p. 500.

[13] Jean-Pierre CAMUS, *Instruction catholique. De l'usage légitime des images*, Paris, Gervais Clousier, 1642, p. 6.

quand on viendra à rendre quelque service dû à Dieu à cette figure, elle perd le nom d'Image et la vraie nature, et prend la nature d'un mensonge, d'une Idole et d'un néant pour le regard de la Déité»[14].

Il s'ensuit que la définition de l'idole comme *falsa similitudo*[15] doit être immédiatement accompagnée de la précision suivante: «représentation de ce qui n'est pas, au moins de ce qui n'est pas Dieu»[16]. En ce sens le plus strict, elle est «simulacre de fausses déités»[17], «d'une divinité feinte et qui n'est rien»[18] comme les statues de Moloch, de Saturne, de Jupiter, etc., autant de «similitudes» qui représentent ce qui n'existe pas, mais qui finissent néanmoins par recevoir indûment des honneurs divins. Il s'agit autrement dit d'une image auto-référentielle et auto-suffisante, puisqu'elle n'a d'autres référents dans le réel qu'elle-même. Elle devient ainsi le lieu de la circularité, le sens s'épuisant dans le signe qui le manifeste et comblant de la sorte tout désir du regard qui tend à ne faire plus qu'un avec ce qu'il voit.

Au contraire de ces images feintes, «les Images saintes ne sont pas représentations de fausses Déités, mais des serviteurs de la vraie Déité»[19]. Car elles sont «semblance d'une chose vraie et solide»[20], c'est-à-dire qu'elles «représentent une chose qui est ou qui a été»[21]. Ainsi, les images du Christ, de la Vierge et des saints peuvent être dites véridiques au même titre que celle d'un homme ou d'un cheval, autant d'êtres doués d'une existence passée ou présente. En tenant compte de cette différence fondamentale, les auteurs catholiques peuvent conclure qu'il y a autant de différence entre l'image et l'idole

[14] Jean GONTERY, *La response du P. I. Gontery, de la Compagnie de Iesus. A la demande d'un Gentil-homme, de la religion pretenduë reformée, touchant l'usage des Images*, Paris, Pierre Courant, 1608, p. 15.

[15] Selon le théologien jésuite Robert Bellarmin, dont les *Controverses* exerçaient alors une grande influence sur les penseurs catholiques, l'idole est «falsa similitudo, id est, repræsentat id, quod revera non est». Les statues de Vénus et de Minerve sont des idoles car elles représentent des choses dénuées d'existence réelle ou possible: «Id enim, quod non est, repræsentari non potest». Robert BELLARMIN, *Disputationes de controversiis christianae fidei,* Ingolstadt, 1586-1593, controv. IV, lib. II, cap. V, p. 473.

[16] Jean-Pierre CAMUS, *Instruction catholique, op. cit.,* p. 7.

[17] *Ibid.,* p. 9.

[18] Louis RICHEOME, *L'idolatrie huguenote, op. cit.,* p. 6.

[19] *Ibid.,* p. 715.

[20] Louis RICHEOME, *Trois discours, op. cit.,* p. 503.

[21] Pierre DE LA COSTE, *Traicté des peintures et images erigees es saincts temples & Eglises des Chrestiens*, Paris, Guillaume Chaudiere, 1581, p. 75.

«qu'entre le jour et la nuit, la lumière et les ténèbres, Christ et Bélial, l'être et le non-être»[22].

Toutes les critiques adressées aux simulacres papistiques par les protestants sont, on le voit, intelligemment rapportées à cette fausse et diabolique image qu'est l'idole, laissant de la sorte indemne le champ de l'image sacrée où la matière est rédimée par le Sens. Mais afin d'asseoir plus solidement sa légitimité, les théologiens catholiques avancent un argument d'ordre anthropologique et théologique: faire de toute image une idole reviendrait à disqualifier comme mensonger et donc nuisible tous les relais visibles mis par Dieu à la disposition des hommes et multipliés par l'Église. En poussant jusqu'à l'absurde cette logique iconoclaste, ils tirent la conclusion que l'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu (Gn 1,26)[23], comme le Christ, «Image du Dieu invisible» (Col 1,15)[24] peuvent être qualifiés d'idoles. Du principe aristotélicien selon lequel «rien n'entre en l'âme que par les sens», ils déduisent également qu'il «faudrait défaire tout l'Univers, et anéantir toutes les Créatures, puisque ce sont autant de glaces où Dieu peut être contemplé […]. Il faudrait ensuite crever tous les yeux, tant des hommes que des animaux, puisque ce sont autant de miroirs où des images se forment, par la réception des espèces»[25]. Et de conclure que «qui voudrait abolir les images aurait à mettre le monde au néant»[26].

Plus concrètement, supprimer tout signe visible c'est condamner la religion chrétienne à disparaître: «l'abolition des images est tacitement miner et ôter la connaissance de Jésus-Christ et de sa religion, et conséquemment la voie du salut»[27]. Renouant avec l'iconophilie des

[22] Jean-Pierre CAMUS, *Instruction catholique, op. cit.,* p. 7.

[23] «Si le nom d'image et d'idole est tout un, il faut avouer que tous les hommes sont des *Idoles,* et que Dieu nous ayant tous faits, a fait des *Idoles*». Jean GONTERY, *La response du P. I. Gontery, de la Compagnie de Iesus, op. cit.,* p. 7.

[24] «Pensez combien ce langage serait ridicule, si l'on traduisait au lieu de l'Ecriture, qui appelle le Fils de Dieu l'Image de son Pere Eternel et la figure de sa substance, l'Idole du Pere, et en ceux qui appellent l'homme l'Image et semblance de Dieu l'Idole de Dieu». Jean-Pierre CAMUS, *Instruction catholique, op. cit.,* p. 9.

[25] Jean-Pierre CAMUS, *Instruction catholique*, *op. cit*., p. 11. Voir également Louis RICHEOME, *Trois discours*, *op. cit*., p. 619; Pierre COTON, *Institution catholique ou est declarée & confirmée la verite de la foy contre les heresies et superstitions de ce temps*, Paris, Claude Chappelet, 1624, p. 121.

[26] Jean GONTERY, *La response du P. I. Gontery, de la Compagnie de Iesus, op. cit.,* p. 13.

[27] René BENOIST, *Traicté catholique des Images et des vrayes Images d'icelles, extraict de la Saincte Escriture et anciens Docteurs de l'Eglise,* Paris, N. Chesneau, 1564, p. 4.

théologiens byzantins, une telle attitude est parfaitement conforme à une pensée fondamentalement incarnationnelle garantissant la coalescence du sensible et du spirituel. Car ce n'est pas seulement la partie charnelle de l'homme qui justifie le recours aux images, mais l'union en Jésus du visible et de l'invisible. Refuser l'image reviendrait donc, comme le pensait déjà un Nicéphore le Patriarche, à nier l'Incarnation et, par conséquent, tous les relais sacrés de la révélation divine[28]. Le Christ et la création tout entière n'ayant d'autre réalité qu'imaginale, il s'ensuit que la connaissance qu'on en a ne peut se passer de l'image, celle-ci s'imposant comme la condition même de toute pensée[29]. La vérité est toute présence visible, et seule cette vérité sensible est à la portée de l'homme.

Une définition par l'objet ne suffit cependant pas à désamorcer la critique protestante, qui adopte plutôt une définition par l'usage. Comprise avant tout comme une catégorie du regard susceptible de transformer tout objet en sujet d'adoration, l'idolâtrie est jugée précéder l'idole, quoi qu'en pensent les catholiques pour qui «n'y ayant point d'Idole, il n'y aura point d'Idolâtrie», cette dernière étant définie au sens strict comme étant l'adoration des idoles (*idolo-latria*), ce qui peut apparaître comme une définition pour le moins tautologique. Faisant donc passer le critère de vérité («représentation d'une déité feinte») au second plan, au profit de celui de l'adoration («représentation prise et honorée comme Dieu»), les protestants peuvent avancer le syllogisme suivant: «Quiconque adore les images est idolâtre. Or l'Église romaine adore les images. L'Église romaine est donc idolâtre»[30].

[28] «S'il n'y a plus image ni circonscription, ce n'est pas seulement le Christ mais tout qui disparaît». NICÉPHORE LE PATRIARCHE, *Discours sur les iconoclastes,* traduction et notes par Marie-José Mondzain, Paris, Klincksieck, 1989, p. 81.

[29] Voir les travaux de Marie-José Mondzain: *Image, icône, économie. Les sources byzantines de l'imaginaire contemporain,* Paris, Seuil, 1996; *Le commerce des regards,* Paris, Seuil, 2003; «Economie et idolâtrie durant la crise de l'iconoclasme byzantin», dans Fr. BOESPFLUG ET N. LOSSKY (éd.), *Nicée II, 787-1987. Douze siècles d'images religieuses*, Paris, Cerf, 1987, p. 181-192.

[30] Jean BANSILION, *L'idolatrie papistique opposée en Response à l'idolatrie huguenote de Louys Richeome*, *op. cit.,* p. 3. Jean Roberti accuse les protestants de ne pas tant s'attarder sur la question de droit, «savoir si c'était Idolâtrie d'honorer les Images», mais bien sur la question de fait «si l'Église Romaine leur déférait de l'Honeur». Jean ROBERTI, *De l'idolatrie pretendue de l'Eglise romaine en l'Adoration des Images. Response à un escrit du Sieur Abraham Rambour, Ministre de la Religion Pretenduë, à Sedan,* Liège, Jean Tournay, 1638, p. 1.

Afin de démonter ce syllogisme, les catholiques se doivent de démontrer que la majeure, prise pour une évidence par les protestants, est en fait fausse, ce qu'ils font en établissant, comme on vient de le voir, une nette distinction entre image et idole[31]. Quant à la négation de la mineure, il suffit de prouver que l'adoration ne s'adresse pas à l'image mais à ce qu'elle représente, comme le veut le mot d'ordre basiléen de la *translatio ad prototypum*[32], véritable *credo* de l'iconophilie chrétienne. L'honneur qui est dû à l'image l'est seulement du fait de ce qu'elle représente, le fidèle «n'arrêtant ni ne terminant la vénération et adoration aux images, mais la référant et adressant aux choses représentées par celles-ci»[33]. En se basant sur ce principe de la transitivité, ils peuvent affirmer que l'honneur déféré aux Images «n'est que relatif, respectif et passager»[34]. Autrement dit, «l'image n'est pas Dieu, mais ce qui est enseigné et représenté par l'image est Dieu»[35]. Prise dans toute sa matérialité, elle n'est que le moyen et non le but de l'adoration, servant «comme de marchepied et d'échelle pour conduire au prototype, lequel on honore devant elle, en elle et par elle»[36]. Tous ces distinguos n'ont pour objectif que d'arrêter le statut de signe de toute représentation religieuse, confinée dans un rôle utilitaire, l'image étant conçue comme un précieux soutien à la remémoration, à l'instruction et à la dévotion des fidèles. Car, finalement, «c'est autre chose servir aux images et se servir des images»[37].

À ce titre, l'Église romaine ne peut être en aucune façon accusée d'idolâtrie, «elle qui a converti les Idolâtres et terrassé les Idoles aux quatre coins du Monde»[38]. «Ennemis jurez des Idoles»[39], les

[31] «Les Ministres, qui devaient prouver la *Majeure,* ou première Proposition, n'en disent mot, encore que c'était en celle-là que gisait toute la force de l'Argument; et cependant se peinent beaucoup pour prouver la *Mineure,* ou la seconde, que personne des Catholiques ne nie». Jean ROBERTI, *De l'idolatrie pretendue de l'Eglise romaine en l'Adoration des Images, op. cit.,* p. 4-5.

[32] Cette formule de Basile de Césarée (*De Spiritu Sancto,* 18, 45, *PG* 32, col. 149) était destinée à l'origine à expliciter les relations du Fils au Père dans la Trinité.

[33] René BENOIST, *Traicté catholique des Images, op. cit*., p. 12.

[34] Jean-Pierre CAMUS, *Instruction catholique, op. cit.,* p. 25-26.

[35] René BENOIST, *Traicté catholique des Images, op. cit*., p. 13.

[36] Jean-Pierre CAMUS, *Instruction catholique, op. cit.,* p. 27-28.

[37] Pierre COTON, *Institution catholique, op. cit.,* p. 117.

[38] Jean ROBERTI, *De l'idolatrie pretendue de l'Eglise romaine en l'Adoration des Images, op. cit.,* p. 4.

[39] Louis RICHEOME, *Trois discours, op. cit.,* p. 528.

catholiques sont toutefois bien obligés de concéder à leur adversaire la possibilité de certains abus, mais dans le seul but de prouver que, si les images chrétiennes sont adorées, ce n'est que par erreur et «contre la doctrine et intention de l'Église»[40]. Car «ce ne sont pas les Images qui sont prohibées, mais le mauvais usage des Images qui dégénère en idolâtrie»[41]. Il serait donc absurde de jeter le bébé avec l'eau du bain: «il ne faut pas pour l'abus ôter les choses dont on abuse, comme ce Législateur qui fit arracher les vignes pour exterminer l'ivrognerie»[42]. Aussi vaut-il mieux corriger, par la prédication et l'enseignement, les superstitions liées au culte des images plutôt que d'anéantir celles-ci.

Il est intéressant de noter que le principal coupable (la principale victime, diraient les protestants) de cette dérive idolâtre est précisément celui auquel s'adressent en priorité les images, conçues depuis Grégoire le Grand comme *liber idiotarum*[43]. En effet, «le peuple ignorant et corrompu, grossier et lourd» n'entend pas toutes ces «subtilités et distinctions»[44], puisqu'il continue à prendre «les images pour les choses représentées par les images»[45]. Ainsi est-il toujours enclin à prêter vie et pouvoir aux figures qu'ils «baisent & caressent, comme les enfants font de leurs poupées»[46].

Apparaît ici la figure de l'enfant qui, avec celle de la femme, constituent les modèles par excellence de la superstition: «les *images*

[40] *La probation de l'usaige d'auoir images de Iesus Christ, & de ses saincts & sainctes, suyuant l'aduis presenté, receu & approuué à l'assemblée faicte à sainct Germain en Laye, 1562,* Paris, Guillaume Nyverd, 1562, p. 4.

[41] Pierre COTON, *Institution catholique, op. cit.,* p. 119.

[42] Jean-Pierre CAMUS, *Instruction catholique, op. cit.,* p. 31. «S'il faut ainsi exterminer les abus, il faut exterminer toutes choses; car de toutes choses on peut abuser. On abuse des livres saints, il faudra donc mettre la Bible au feu et brûler les docteurs; on abuse du vin, empruntons donc la loi de l'Alcoran qui défend du tout le vin, ou arrachons les vignes pour tromper les biberons. On abuse des femmes, en exterminera-t-on la race? Plusieurs peuples adorent, comme jadis, le Soleil & les autres lumières du ciel, mettra-t-on des machines pour monter là-haut et aller arracher les étoiles et crever les yeux à la Lune?» Louis RICHEOME, *Trois discours, op. cit.,* p. 642-643.

[43] GRÉGOIRE LE GRAND, *Registrum Epistolarum,* XI, 10, *Ad Serenum Massiliensum Episcopum* (*CC* 140A, p. 874).

[44] René BENOIST, *Traicté catholique des Images, op. cit*., p. 6.

[45] René BENOIST, *Response a ceux qui appellent idolatres les chrestiens & vrays adorateurs,* Paris, Guillaume Chaudiere, 1566, p. 22.

[46] Theophile BRACHET, *Le Catholique reformé professant l'adoration du S. Sacrement, l'invocation des saincts, l'usage des images, sans superstition ni idolâtrie, suivant les définitions de la Foy de l'Eglise*, Paris, I. Dedin, 1642, p. 113.

sont les poupées des hommes, tout ainsi que les poupées sont les idoles des petits enfants»[47]. Nombreux sont en effet les textes du XVII^e siècle qui fustigent ce penchant enfantin, l'exemple le plus éloquent étant fourni par la fable de La Fontaine intitulée *Le statuaire et la statue de Jupiter*[48]. Plutôt que de vouer son art à la réalisation d'objets utilitaires («table ou cuvette»), un sculpteur décide d'extraire d'un bloc de marbre un Jupiter auquel les prodiges de son art donnent un semblant de vie: «L'Artisan exprima si bien / Le caractère de l'Idole / Qu'on trouva qu'il ne manquait rien / À Jupiter que la parole». L'illusion est telle qu'il se met lui-même à «redouter son propre ouvrage». Comme un enfant habité du «continuel souci / Qu'on ne fâche point [sa] poupée», il se laisse prendre au piège de ses propres chimères: il finit par prêter vie et par rendre un culte à cette chose inanimée. En qualifiant d'enfantine «cette erreur païenne», le fabuliste renvoie l'idolâtre à un état pré-rationnel, sinon irrationnel de l'humanité, laquelle s'ingénie à prendre la fiction pour la réalité, le mensonge pour la vérité. Car l'erreur idolâtre gît bien dans le fait d'attribuer à un artefact des pouvoirs qui lui viennent de la seule ingéniosité humaine, l'artisan-démiurge se retrouvant finalement aliéné à sa création. Comme l'écrit à la même époque Malebranche, les hommes «prennent plaisir à se fabriquer des dieux à leur imagination, comme les païens les ouvrages de leurs mains. Ils sont semblables aux enfants qui tremblent devant leurs compagnons, après les avoir barbouillés»[49].

C'est sur ce terrain de la critique de la superstition, définie comme «affection charnelle de l'homme vers ce qu'il adore»[50], que les glissements de sens sont les plus notables et les plus durables, car cette superstition dépasse largement l'adoration indue des images, laquelle n'est que le symptôme d'un dérèglement plus profond, lié à un manque d'instruction. La faculté maîtresse par laquelle le mal advient est bien

[47] Pierre DU MOULIN, *Nouveauté du Papisme opposee a l'antiquite du vray christianisme*, A Geneve, Pierre Chouët, 1627, p. 57.

[48] Jean DE LA FONTAINE, *Œuvres complètes,* t. I, livre IV, fable VI, éd. établie, présentée et annotée par J.-P. Collinet (coll. *Bibliothèque de la Pléiade*), Paris, Gallimard, 1991, p. 358.

[49] Nicolas DE MALEBRANCHE, *De la recherche de la vérité,* livre VI, II, 3, *Œuvres,* t. I (coll. *Bibliothèque de la Pléiade*), Paris, Gallimard, 1979, p. 653.

[50] Theophile BRACHET, *Le Catholique reformé professant l'adoration du S. Sacrement, op. cit.,* p. 112. Ces hommes charnels «ne font autre chose que de s'envelopper, par le pénible effort de leur imagination destituée d'intelligence, dans le labyrinthe d'une superstitieuse dévotion, qui jette à toute heure, leur conscience, dans la géhenne de la frayeur». *Ibid.,* p. 117.

entendu l'imagination. C'est par cette folle du logis que «l'homme charnel» en vient à «s'effrayer sottement de ses propres chimères»[51]. «Dès que leur imagination en est frappée, elle s'abat devant ce fantôme; elle le révère, et elle renverse et aveugle la raison qui en doit juger»[52]. Ainsi voit-on l'idole se réfugier dans l'esprit des hommes pour en venir à qualifier tout ce qu'ils forgent en leur imagination, fantaisie de laquelle découlent tous les péchés, à commencer par celui de l'hérésie qui, inspirée par le diable, a remplacé les soi-disant idoles chrétiennes par ces nouvelles idoles de l'esprit: «Gardez-moi de la vanité des faux Dieux et de leurs idoles, non des Païens desquels nous sommes pieça affranchis par l'éclairante lumière de votre foi, ô doux Rédempteur Jésus, mais des Dieux et des idoles que la vanité et perversité forge en l'âme de ceux qui à fausses enseignes portent le nom Chrétien, qui sont la propre volonté, l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la rancune, la gourmandise, la paresse et semblables abominations de vices, et sur tous les plus abominables, l'erreur obstinée et l'hérésie, que ce malin abuseur des hommes et artisan infernal taille et fournit au monde, pour remplacer les vieilles idoles du paganisme parmi les Chrétiens entre lesquels il voit celle-là avoir perdu tout honneur et crédit»[53].

On voit mieux comment on a pu passer d'une condamnation des faux dieux, inventés par la folie humaine, à une critique de tout ce que l'imagination est capable de créer et d'adorer en lieu et place de Dieu. Le maître-mot est devenu celui de «Vanité», nouvelle acception qui ne fait à vrai dire que renouer avec l'un des sens multiples conférés à l'idole dans l'Ancien Testament[54]. «On ne saurait jamais

[51] Nicolas BOILEAU, satire VIII, v. 260, *Œuvres complètes* (coll. *Bibliothèque de la Pléiade*), Paris, Gallimard, 1966, p. 47. «L'imagination s'effraie la première à la vue des monstres de sa façon, et souffre les premières atteintes des fantômes à qui elle a fait des dents et des ongles». Pierre LE MOYNE, *Peintures morales,* Paris, Sébastien Cramoisy, 1640, p. 654.

[52] Nicolas DE MALEBRANCHE, *De la recherche de la vérité,* livre IV, VII, *op. cit.,* p. 427.

[53] Louis RICHEOME, *Le Pelerin de Lorete, Vœu à la glorieuse Vierge Marie Mere de Dieu…,* Bordeaux, S. Millangres, 1604, p. 208. Selon une technique polémique éprouvée, il s'agit donc de retourner l'arme contre l'adversaire («faire voir clairement à chascun que c'est vous qui estes idolatres, un amas & confusion d'Idoles»).

[54] Le mot grec *eidolon,* retenu par les Septante, traduit en fait une trentaine de noms hébreux différents, couvrant notamment tout le champ sémantique lié au mensonge, à la vanité, au néant. Voir A. MICHEL, «Idolâtrie, idole», dans *Dictionnaire de théologie catholique,* t. VII, Paris, Letouzey et Ané, 1927, col. 602-669. Sur le sens du mot *eidolon* en Grèce ancienne, voir Suzanne SAÏD, «ΕΙΔΩΛΟΝ. Du simulacre à l'idole. Histoire d'un mot», dans *L'idolâtrie, op. cit.,* p. 11-21 et Jean-Pierre VERNANT, *Figures, idoles, masques,* Paris, Julliard, 1990.

dire en combien de sortes la vanité se déguise tous les jours. C'est un monstre nouveau en sa vieillesse, paraissant tel qu'il veut et non pas tel qu'il est. Mais ce qui m'étonne davantage, c'est de voir les hommes engagés à son amour enchaînés à sa suite, et en faire un Dieu comme les Égyptiens, auxquels toutes sortes de bêtes servaient d'idoles. Je m'étonne que le Temps qui fait changer de visage à toutes choses, ne change les humeurs des hommes»[55]. Réalité fuyante et polymorphe, qui prend les apparences de ce qu'elle dénonce, l'idée de Vanité semble trouver en l'idole sa meilleure incarnation, sa visibilité même. À moins que ce ne soit le contraire: l'ancienne idole change de masque en prenant les traits de la Vanité, lieu plus propice à la rencontre du religieux et de l'esthétique, à une époque où s'opère la transition de l'ère de l'image à l'ère de l'art[56].

Pour revenir à la littérature de controverse, il convient de souligner que si les protestants préfèrent priver d'image le peuple ignorant, de la même manière qu'«on ôte aux enfants les couteaux, de peur qu'ils s'en blessent»[57], alors que les catholiques choisissent de leur apprendre à s'en servir correctement, il n'en reste pas moins vrai que les uns et les autres adoptent une même attitude condescendante à l'égard de la «perversité des insensés». Cette attitude perdure jusqu'au XVIII[e] siècle où on la retrouve dans toute la littérature sur les idoles et les fétiches[58]. Ainsi, par exemple, dans l'article «Idolâtrie»

[55] Jean PUGET DE LA SERRE, *L'Entretien des bons esprits sur les vanitez de ce monde,* Bruxelles, François Vivien, 1629, p. 139-40.

[56] Hans BELTING, *Image et culte. Une histoire de l'art avant l'époque de l'art,* trad. fr. par F. Muller, Paris, Cerf, 1998.

[57] «Ainsi on ôte aux enfants les couteaux, de peur qu'ils s'en blessent, dont on laisse l'usage aux personnes fortes, adroites et avisées, qui s'en peuvent servir commodément. Il en est de même des Images. Elles ne font mal qu'aux ignorans du service et de l'adoration de Dieu en esprit et vérité. Elles ne peuvent blesser ceux qui en ont la connaissance en l'entendement et l'affection en la volonté. Car au reste on peut être superstitieux et idolâtre sans avoir des Images en l'exercice de la Religion; comme on peut avoir des Images en l'exercice de la Religion sans être superstitieux ni idolâtre». Theophile BRACHET, *Le Catholique reformé professant l'adoration du S. Sacrement, op. cit.,* p. 66.

[58] Voir Carmen BERNAND & Serge GRUZINSKI, *De l'idolâtrie. Une archéologie des sciences religieuses,* Paris, Seuil, 1988; Madeleine V. DAVID, «Les idées du XVIII[e] siècle sur l'idolâtrie, et les audaces de David Hume et du président de Brosses», dans *Numen,* t. 24, 1977, p. 81-94; Francis SCHMIDT, «Les polythéismes: dégénérescence ou progrès?», dans Francis SCHMIDT (éd.), *L'impensable polythéisme. Études d'historiographie religieuse,* Paris, Éd. des Archives contemporaines, 1988, p. 13-91; Francis SCHMIDT, «La discussion sur l'origine de l'idolâtrie aux XVII[e] et XVIII[e] siècles», dans *L'Idolâtrie, op. cit.,* p. 53-67; Patrick GRAILLE, «Idolâtrie», dans Michel DELON (éd.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 568-570.

de son *Dictionnaire philosophique* de 1764, Voltaire est, lui aussi, prêt à reconnaître l'existence de certaines dérives idolâtres, imputables à l'ignorance d'«une populace grossière et superstitieuse», pareille à elle-même hier comme aujourd'hui[59]. S'il continue à opposer «religion des sages» et «religion du vulgaire»[60], d'autres penseurs des Lumières comme David Hume et Charles de Brosses récusent une telle distinction entre deux humanités. Ils avancent plutôt l'idée d'une fragilité naturelle et donc universelle de la raison humaine. Dans les deux cas, l'idolâtrie est bien perçue comme la marque d'une primitive ignorance et barbarie qui ne s'éteint jamais chez l'homme, quel qu'il soit[61]. Fruit d'une imagination puérile et de la crainte, cette folie idolâtre qui pousse l'homme à attribuer des intentions et des désirs à des objets fabriqués de ses propres mains, doit être déracinée de l'esprit[62]. Afin de le rendre seul maître de lui-même, il faut en effet le délivrer de ces «idoles de l'esprit», dont parlait déjà Bacon pour désigner toutes les fausses idées qui encombrent l'âme humaine et qui empêchent le progrès des sciences[63].

[59] «Dès qu'il y a eu des hommes, c'est-à-dire des animaux faibles, capables de raison et de folie, sujets à tous les accidents, à la maladie et à la mort, ces hommes ont senti leur faiblesse et leur dépendance: ils ont reconnu aisément qu'il est quelque chose de plus puissant qu'eux. […] Et dès qu'on voulut se former une idée de ces puissances supérieures à l'homme, quoi de plus naturel que de les figurer d'une manière sensible?». VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*. Présentation, notes et annexes par Béatrice Didier, Paris, Imprimerie Nationale, 1994, p. 298-299.

[60] *Ibid.,* p. 303.

[61] David HUME, *L'histoire naturelle de la religion et autres essais sur la religion*. Introduction, notes et traduction par Michel Malherbe, Paris, Vrin, 1971, ch. III.

[62] «Quand on voit, dans des siècles et dans des climats si éloignés, des hommes, qui n'ont rien entr'eux de commun que leur ignorance et leur barbarie, avoir des pratiques semblables, il est encore plus naturel d'en conclure que l'homme est ainsi fait, que laissé dans son état naturel brut et sauvage, non encore formé par aucune idée réfléchie ou par aucune imitation, il est le même pour les mœurs primitives et pour les façons de faire en Egypte comme aux Antilles, en Perse comme dans les Gaules. […] Puisque l'on ne s'étonne pas de voir les enfans ne pas élever leur esprit plus haut que leurs poupées, les croire animées, et agir avec elles en conséquence, pourquoi s'étonneroit-on de voir des peuples, qui passent constamment leur vie dans une continuelle enfance et qui n'ont jamais plus de quatre ans, raisonner sans aucune justesse, et agir comme ils raisonnent? Les esprits de cette trempe sont les plus communs, même dans les siècles éclairés, et parmi les nations civilisées». Charles DE BROSSES, *Du culte des dieux fétiches, ou parallèle de l'ancienne religion de l'Egypte avec la religion actuelle de Nigritie* [1760], Paris, Fayard, 1988, p. 96.

[63] «Non seulement les idoles et les notions fausses qui, s'étant déjà emparées de l'entendement humain, s'y sont fixées profondément, assiègent l'esprit au point que la vérité y trouve un accès difficile». Francis BACON, *Novum Organum*. Introduction, traduction et notes par Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur, Paris, PUF, 1986, p. 110.

On arrive là au terme de l'évolution sémantique: l'idole n'est plus un artefact incarnant le Malin et contre lequel il faut dès lors partir en guerre; elle désigne toutes les illusions de l'esprit plaquées sur une réalité qui finit par être indûment investie de certains pouvoirs. Nul n'est besoin dès lors de détruire les images, il faut plutôt s'atteler à dompter l'imagination pour la débarrasser de ses vains fantômes. La chute des idoles, consécutive au désenchantement du monde, a ainsi mis fin à toute quête d'une définition théologique de l'idolâtrie, laquelle a quitté le monde réel pour s'imposer comme une catégorie mentale. Dépourvue de toute réalité autre qu'intérieure, elle en vient à qualifier tous les débordements des passions humaines, à commencer par la superstition dont le philosophe des Lumières cherche à dévoiler les mécanismes. Ainsi Jean-Jacques Rousseau, dans sa *Fiction ou Morceau allégorique sur la Révélation,* nous offre le récit mythique de ce premier dévoilement. Au centre d'un temple se dresse une idole voilée qui fait l'objet de rites sanguinaires, les adorateurs étant manipulés par des prêtres imposteurs: «Elle était perpétuellement servie du peuple et n'en était jamais aperçue; l'imagination de ses adorateurs la leur peignait d'après leurs caractères et leurs passions et chacun d'autant plus attaché à l'objet de son culte qu'il était plus imaginaire ne plaçait sous ce voile mystérieux que l'idole de son cœur»[64]. Seul le Christ parviendra à révéler l'idole pour ce qu'elle est: un écran sur lequel viennent se projeter les chimères de l'imagination humaine. Il libère ainsi les hommes de leur servitude en dessillant leur regard aveuglé par le fanatisme religieux. Telle est la mission que s'est également fixée l'*Aufklärung*: prouver que les idoles ne sont rien, comme l'affirmait déjà saint Paul, rien que le produit de l'illusion humaine asservie aux mensonges du pouvoir.

Mais après avoir déchiré le voile du mensonge, après avoir brisé les idoles, que reste-t-il? La vérité nue? À moins que celle-ci ne soit une nouvelle idole? Dans la problématique de l'idolâtrie, tout semble être finalement une question de point de vue sur l'image, l'idole n'ayant bien entendu aucune réalité en soi, qu'elle soit perçue comme image du faux ou comme fausse image de ce qui reste invisible. Notre imaginaire contemporain n'est-il pas l'héritier des métamorphoses de

[64] Jean-Jacques ROUSSEAU, *Fiction ou Morceau allégorique sur la Révélation,* dans *Œuvres complètes,* t. IV, sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond (coll. *Bibliothèque de la Pléiade*), Paris, Gallimard, 1969, p. 1049.

cette idole proliférante car protéiforme? À l'ère des «simulacres» triomphants ressurgit une critique iconoclaste qui, dans son discours «éclairé», renoue, souvent inconsciemment, avec bien des arguments légués par la tradition chrétienne. N'est-ce pas ainsi encore l'enfant, ou la foule ignare, qui est souvent aujourd'hui présenté comme la victime sacrifiée aux nouvelles idoles aliénantes? Si ce terme suranné n'en continue pas moins à investir notre présent, c'est qu'il ne cesse de nous interroger sur nos relations passionnelles aux représentations. Celles-ci n'ont pas fini de déchaîner amour et haine, qui ne sont, à bien y regarder, que les deux faces d'une même médaille, celle de notre *libido spectandi*.

B – 1060 *Bruxelles*,
rue de Rome 34.

Ralph DEKONINCK,
Chargé de recherches F.N.R.S.
Faculté de philosophie et lettres de l'U.C.L.

Résumé – Concept chargé d'un long passé de luttes idéologiques, l'idolâtrie n'en finit pas d'interpeller notre présent. C'est que son champ d'extension s'est considérablement élargi puisqu'elle désigne aujourd'hui tous les phénomènes où se manifeste une sacralisation indue. Afin de rendre compte de la manière dont cette notion a pu quitter le terrain strictement religieux pour gagner d'autres espaces culturels, cet article s'intéresse aux glissements sémantiques qui s'opèrent entre les XVI^e^ et XVIII^e^ siècles, et qui témoignent d'un déplacement des idoles extérieures aux idoles intérieures, des «faux» dieux du paganisme aux «folles» images sécrétées par l'imagination.

Summary – A concept heavy with a long history of ideological combats, idolatry has not finished questioning the present day. Its field of application having been considerably broadened, it designates nowadays all phenomena where unwarranted sacralization takes place. In order to explain how this notion was able to leave the strictly religious sphere and venture into other cultural areas, this article looks at the semantic shifts which took place between the 16^th^ and 18^th^ centuries: and from exterior idols to interior ones, from the «false» gods of heathendom to the «mad» images hatched by imagination.